



ILONA ANDREWS

L'étincelle sous la glace

Dynasties

**J'AI
LU**
POUR ELLE

CRÉPUSCULE

L'étincelle sous la glace

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

DYNASTIES

1 – Entre les flammes
N° 11755

ILONA
ANDREWS

DYNASTIES – 2

L'étincelle
sous la glace

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Guillaume Le Pennec*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupouelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
WHITE HOT

Éditeur original
Avon Books, an imprint of HarperCollins Publishers, New York

© Ilona Gordon and Andrew Gordon, 2017

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2017

Remerciements

Nous tenons à remercier notre éditrice, Erika Tsang, pour ses conseils, sa compréhension et son soutien constant envers cette histoire.

Toute notre reconnaissance également à notre agent à la peau dure, Nancy Yost, qui nous supporte malgré nos facéties, et à la merveilleuse équipe de NYLA, en particulier Sarah Younger et Amy Rosenbaum.

Remerciements particuliers à Andrew Suh et Chris Burdick pour leurs conseils concernant les armes à feu. Toutes les erreurs factuelles sont de notre fait et ont été commises en dépit de leur aide.

Nous voudrions également remercier les lectrices et lecteurs suivants qui ont généreusement donné de leur temps pour lire et commenter le premier jet : Nicole Clement, Robin Snyder, Jessica Haluskah, Shannon Daigle, Kristi de Courcy, Sandra Bullock, Joe Healy, Omar Jimenez, Kathryn Holland, Laura Hobbs, Jan et Susan, et d'autres encore.

Enfin, nous aimerions remercier nos lecteurs. Navrés que vous ayez dû attendre aussi longtemps.

Prologue

Un sage a dit un jour : « L'esprit humain est le lieu où l'émotion et la raison s'affrontent en un combat permanent. Malheureusement pour notre espèce, l'émotion l'emporte toujours. »

J'aimais beaucoup cette citation. Elle expliquait pourquoi, bien que raisonnablement intelligente, je me retrouvais sans cesse en train d'agir de manière vraiment stupide. Et elle sonnait bien mieux que « Nevada Baylor, l'imbécile heureuse ».

— Ne faites pas ça, dit Augustin derrière moi.

Je tournai mon regard vers le moniteur montrant Jeff Caldwell. Assis, menotté, sur une chaise vissée au sol, il portait un uniforme de prison orange. Il n'avait rien d'impressionnant : cinquantenaire ordinaire et dégarni, de taille et de stature moyenne, avec un visage banal. J'avais lu un article à son sujet le matin même. Il avait un boulot en ville, une femme enseignante et deux enfants, étudiants tous les deux. Il ne maîtrisait aucune magie et n'avait pas de lien avec les maisons, les puissantes familles magiques qui dirigeaient Houston. Ses amis le décrivaient comme un homme gentil et attentif aux autres.

Pendant son temps libre, Jeff Caldwell kidnappait des petites filles. Il les gardait ensuite en vie quelques

jours, parfois une semaine, avant de les étrangler et de déposer leur dépouille dans des parcs, au milieu de fleurs. Ses victimes avaient entre cinq et sept ans et ce que racontaient leurs cadavres donnait envie que l'enfer existe pour que Jeff Caldwell puisse y être plongé après sa mort. La nuit précédente, il avait été appréhendé tandis qu'il déposait le petit corps de sa dernière victime dans sa tombe de fleurs. Le règne de terreur qui s'était emparé de Houston depuis un an était enfin terminé.

Il n'y avait qu'un petit problème : Amy Madrid, sept ans, était toujours portée disparue. Elle avait été enlevée deux jours plus tôt à l'arrêt de son bus scolaire, à moins de vingt-cinq mètres de chez elle. Le mode opératoire était trop semblable à celui de Caldwell pour qu'il s'agisse d'une coïncidence. Tout indiquait qu'il l'avait enlevée et, si c'était bien le cas, cela signifiait qu'elle était encore en vie quelque part. J'avais suivi l'actualité durant les dernières quarante-huit heures, dans l'espoir d'apprendre qu'on avait retrouvé Amy. Rien de tel n'avait été annoncé.

Jeff Caldwell était entre les mains de la police de Houston depuis trente-six heures. Les flics avaient eu le temps de fouiller sa maison, d'interroger sa famille, ses amis et ses collègues, d'examiner le détail de ses communications téléphoniques. Ils l'avaient questionné pendant des heures. Caldwell avait refusé de parler.

Aujourd'hui, pourtant, il parlerait.

— Si vous intervenez cette fois, les gens s'attendent à ce que vous le fassiez de nouveau à l'avenir, m'avertit Augustin. Et lorsque vous refuserez, ils vous en voudront. Voilà pourquoi les Majeurs ne s'impliquent pas. Nous restons des êtres humains. Nous ne pouvons être partout à la fois. Si une aqua-kinésiste éteint un feu, la prochaine fois qu'un

incendie se déclarera sans qu'elle intervienne, le public se retournera contre elle.

— Je comprends, dis-je.

— Je n'en ai pas l'impression. Vous dissimulez votre talent précisément pour éviter de vous retrouver sous ce genre de projecteurs.

Je cachais mes capacités parce que les chercheurs comme moi étaient extrêmement rares. Si je me présentais au commissariat et arrachais la vérité à Jeff Caldwell, il ne s'écoulerait pas deux heures avant que je reçoive la visite des militaires, du département de la Sécurité intérieure, du FBI, de la CIA, d'émissaires des maisons et de quiconque avait besoin d'une interrogatrice aux résultats cent pour cent fiables. Ils détruiraient ma vie. Or, j'adorais ma vie.

J'étais à la tête de l'agence d'investigation Baylor, une petite entreprise familiale. Je prenais soin de mes deux sœurs et de mes deux cousins et je n'avais aucune intention d'y changer quoi que ce soit. Mon action n'était pas recevable devant un tribunal. Si j'acceptais l'offre de l'un de ces groupes, ce ne serait pas pour témoigner face aux juges dans un joli tailleur. Je me retrouverais sur quelque site secret face à des types ligotés à leur chaise, avec un sac sur la tête, et à deux doigts de passer l'arme à gauche à force d'avoir été tabassés. Des gens qui vivraient ou mourraient en fonction de l'avis que je rendrais. Une situation sombre et terrible que je faisais tout pour éviter. Presque tout, en tout cas.

— J'ai pris toutes les précautions possibles, reprit Augustin, mais malgré mes efforts et votre... costume, le risque que votre identité soit découverte persiste.

Je pouvais voir mon reflet dans la vitre. Je portais une cape verte à capuchon qui me dissimulait de la

tête aux pieds, ainsi que des gants noirs et une cagoule sous la capuche. La cape et les gants provenaient d'une pièce jouée au Alley Theatre ; ils appartenaient à la Dame en Vert, bandit de grands chemins et héroïne écossaise des Highlands. Si j'en croyais Augustin, la tenue était si inhabituelle que les gens se focaliseraient dessus et que personne ne se rappellerait ma voix, ma taille ou tout autre détail.

— Nos points de vue divergent souvent, j'en conviens, me dit-il. Mais jamais je ne vous conseillerais d'agir contre votre propre intérêt.

J'attendis la vibration magique familière qui m'annoncerait qu'il mentait. Il n'y en eut pas. Quelle qu'en soit la raison, Augustin faisait de son mieux pour me convaincre de renoncer à un accord pourtant à son avantage direct, et il était sincère.

— Augustin, si l'une de mes sœurs se faisait kidnapper, je ferais n'importe quoi pour la récupérer. En cet instant précis, une petite fille se meurt de faim et de soif quelque part. Je ne peux pas laisser une telle chose se produire. Ça m'est tout simplement impossible. Notre accord reste valable.

Augustin Montgomery, dirigeant de la maison Montgomery et propriétaire du cabinet d'investigations internationales Montgomery, était derrière le prêt hypothécaire de notre entreprise familiale. Il ne pouvait pas me forcer à prendre des clients mais il m'avait appelée sur mon portable plus tôt dans la matinée, alors même que je me rendais au commissariat, sur le point de gâcher ma vie. L'un de ses clients souhaitait spécifiquement faire appel à mes services. J'avais promis de rencontrer le client en question si Augustin faisait en sorte que je puisse rencontrer anonymement Jeff Caldwell. Mais il semblait à présent pris de doute...

Je me tournai pour le dévisager. Majeur illusionniste, il pouvait modifier son apparence par la pensée. Ce jour-là, il ne se contentait pas d'être beau : son visage affichait une perfection digne des plus grandes œuvres de la Renaissance. Une peau dénuée de toute imperfection, des cheveux d'un blond pâle coiffés avec une précision toute chirurgicale et des traits d'une élégance royale affichant un air de détachement distant que l'on rêverait de voir immortalisés sur une toile ou, mieux encore, dans le marbre.

— Notre accord reste valable, répétau-je.

Augustin soupira.

— Très bien. Venez avec moi.

Je le suivis jusqu'à une porte en bois, qu'il ouvrit pour moi. Je pénétrai dans une petite pièce dotée d'une glace sans tain sur le mur opposé.

Jeff Caldwell releva la tête et me regarda. Je scrutai son regard mais ne vis rien. Ses yeux étaient vides, dénués de toute émotion. Le miroir dans son dos dissimulait les observateurs. Augustin m'avait assuré que seuls des policiers seraient présents.

La porte se referma derrière moi.

— Qu'est-ce que c'est que cette mascarade ? demanda Caldwell.

Je touchai son esprit à l'aide de ma magie. Beurk. C'était comme plonger la main dans un seau de boue gluante.

— Je n'ai rien fait de mal, dit-il.

Vrai. Il le croyait sincèrement. Son regard demeurerait aussi vide que celui d'un crapaud.

— Vous comptez rester là sans rien dire ? s'agaçat-il. C'est ridicule.

— Avez-vous kidnappé Amy Madrid ? demandai-je.

— Non.

Ma magie bourdonna sous mon crâne.

Mensonge.

Espèce de salopard.

— Vous la détenez quelque part ?

— Non.

Mensonge.

Ma magie jaillit hors de moi pour se refermer sur lui comme un étau. Jeff Caldwell se raidit. Je vis ses narines palpiter tandis que sa respiration s'accélérait en même temps que son pouls. Enfin, une vague d'émotion submergea son regard. Un sentiment de terreur brute et violente.

Je pris la parole en laissant toute la puissance de ma magie saturer ma voix, qui devint rauque et inhumaine.

— *Dites-moi où elle est !*

1

Déterminer si les gens mentaient me venait naturellement, sans me réclamer le moindre effort. Il en allait tout autrement lorsqu'il s'agissait de forcer quelqu'un à répondre à mes questions. Deux mois plus tôt, j'ignorais même que j'avais ce pouvoir. Fouiller l'esprit de Jeff Caldwell revenait à nager dans des égouts. Il avait lutté contre mon intrusion, les ruades de sa volonté prise de panique menaçant de briser son propre esprit dans un réflexe de défense. La difficulté n'avait pas tant consisté à obtenir l'information voulue qu'à conserver son cerveau suffisamment intact pour qu'il puisse être traduit en justice. J'avais obtenu ce que je souhaitais et, alors même que je ressortais de l'immeuble d'IIM, une caravane de voitures de police avait dévalé Capitol Street dans une cacophonie de sirènes réclamant le passage.

Jeff Caldwell m'avait épuisée. Le simple fait de conduire me demandait un effort. Je parvins cependant à survivre aux inimitables embouteillages de Houston, tournai sur la route menant à notre maison et manquai griller un stop. Ce n'aurait pas été une bonne idée : des camionnettes de livraison avaient la mauvaise habitude de passer par là pied au plancher comme si les autres voitures n'existaient pas.

Aucun véhicule en vue ce jour-là. Je jetai quand même un coup d'œil plus bas sur la bretelle d'accès. Une barrière en acier de soixante centimètres de haut recouverte d'épaisses pointes de dix centimètres de long bloquait le passage. À en juger par les marques visibles dans le goudron, elle pouvait être abaissée au niveau du sol. Ajoutez un peu de sang et des morceaux de tissus déchiquetés sur les pointes et l'on aurait pu se croire dans un film post-apocalyptique.

La barrière n'était pas là deux jours plus tôt. La dernière collision entre camions à cet endroit avait dû donner lieu à un méchant procès.

Je repris ma route en bâillant. J'étais presque à la maison. Presque. Je m'engageai sur le parking devant notre entrepôt et garai mon monospace Mazda entre la Honda Element bleue de ma mère et la Ford Mustang de 2005 de mon cousin Bern. Sa vieille Civic avait connu une triste fin un mois plus tôt, quand les descendants de deux dynasties magiques avaient eu des mots sur le parking de l'université. Des mots qui impliquaient de tenter de s'écrabouiller mutuellement sous des rochers décoratifs de deux cents kilos. Ils ne savaient malheureusement pas viser et avaient survécu. Leurs familles nous avaient remboursé – ainsi qu'aux propriétaires de cinq autres véhicules – le montant des dommages subis. À présent, une Mustang gris acier occupait l'ancien emplacement de la Civic.

Personne n'avait porté plainte. Dans notre monde, la magie constituait le pouvoir ultime. Ceux qui la maniaient découvraient bien vite que nombre de règles ne s'appliquaient plus vraiment à eux.

Je m'extirpai péniblement de la voiture et tapai le code de notre système de sécurité. La porte blindée cliqueta. Je l'ouvris, franchis le seuil et la refermai

derrière moi. Les murs familiers de notre bureau, avec sa moquette beige unie et ses parois vitrées, m'attendaient.

Me voilà de retour au bercail.

La journée était terminée. Enfin. Je poussai un long soupir et retirai mes chaussures. J'étais passée au bureau d'un client avant de me déguiser en détrousseuse écossaise, si bien que je portais l'une de mes rares tenues censées crier au monde : « Nous ne sommes pas des pauvres. » Je possédais deux tailleurs de prix et deux paires d'escarpins assortis. Je portais le premier pour me rendre auprès d'un client susceptible d'être sensible aux apparences et le second lorsque je repassais encaisser nos honoraires. Les talons hauts que je portais ce jour-là auraient dû être classés en tant qu'instruments de torture.

Quelqu'un frappa à la porte.

Non, mon imagination me jouait sans doute des tours.

Nouveau coup à la porte.

Je me retournai pour scruter le moniteur. Un homme blond se tenait à l'entrée. Il était trapu, avec un visage sérieux et des yeux bleus au regard profond. Il devait approcher les trente ans. Il tenait à la main une serviette en cuir brun. Cornelius Harrison, de la maison Harrison. Quelques mois plus tôt, Augustin m'avait forcé la main pour m'obliger à remonter la piste d'Adam Pierce, un pyrokinésiste timbré doté du plus haut pedigree magique qui soit. La famille de Cornelius l'avait contraint à jouer le rôle de « meilleur ami d'enfance » auprès d'Adam, un rôle qu'il avait détesté. Cornelius m'avait aidée dans mon enquête. Sa sœur aînée dirigeait à présent la maison Harrison.

Dans mes souvenirs, Cornelius était méticuleusement rasé et vêtu avec goût. Celui que j'apercevais

à l'écran était toujours bien habillé mais il arborait une barbe de trois jours et une ombre hantait son regard, comme s'il avait été témoin d'un événement susceptible de le perturber au plus profond de lui-même et n'avait pu s'en remettre.

À côté de lui se tenait une petite fille équipée d'un sac à dos Sailor Moon. Elle ne devait pas avoir plus de trois ou quatre ans. Ses cheveux raides et très bruns et ses yeux bridés révélaient son héritage asiatique. Ses traits me rappelaient cependant ceux de Cornelius. Ils affichaient la même expression sérieuse et solennelle. Je savais qu'il avait une fille mais je ne l'avais jamais rencontrée. Un grand doberman était assis à côté d'elle ; sa tête arrivait à la hauteur de celle de la fillette.

Qu'est-ce qu'un membre de l'élite magique de Houston pouvait bien me vouloir ? Quoi que ce puisse être, ça ne sentait pas bon. L'agence d'investigation Baylor se spécialisait dans les enquêtes de petite envergure. Contrairement à ce que racontaient les romans de gare, les veuves superbes en quête du meurtrier de leur mari et les milliardaires célibataires à la recherche d'une sœur kidnappée se présentaient rarement à la porte. Fraudes à l'assurance, conjoints adultères et vérifications d'antécédents constituaient l'essentiel de nos activités.

Pourvu que ce ne soit pas une histoire d'épouse adultère.

Ces affaires devenaient toujours beaucoup plus pénibles quand des enfants étaient impliqués.

Je déverrouillai la porte.

— Monsieur Harrison. Que puis-je faire pour vous ?

— Bonsoir, dit Cornelius à mi-voix.

Son regard s'arrêta sur les chaussures que je tenais à la main avant de remonter vers mon visage.

— J'aurais besoin de votre aide. Augustin m'a dit que je pouvais passer vous voir.

Augustin... Oh. Cornelius était donc le client que Montgomery voulait que je rencontre.

— Entrez, je vous en prie.

Je les fis entrer et refermai la porte.

— Tu dois être Matilda, dis-je en souriant à la petite fille.

Elle hocha la tête.

— C'est ton chien ?

Nouveau hochement de tête.

— Il s'appelle comment ?

— Lapinou, répondit-elle d'une petite voix.

Lapinou m'observait avec dans les yeux un éclat de suspicion habituellement réservé aux serpents à sonnette. Cornelius était un mage animalier, une branche rare de magie, ce qui signifiait que Lapinou n'était pas un chien. Il était l'équivalent d'un fusil d'assaut chargé braqué dans ma direction.

— Il sait sourire, m'apprit Matilda. Souris, Lapinou.

L'animal me dévoila une forêt de crocs blancs et luisants. Je me fis violence pour ne pas reculer d'un pas.

— Y a-t-il un endroit où Matilda pourrait patienter pendant que nous discutons ? me demanda Cornelius.

— Bien sûr. Par ici, je vous prie.

J'ouvris la porte d'une salle de réunion et allumai la lumière. Matilda retira son sac à dos, le posa sur la table puis grimpa sur le siège le plus proche. Elle ouvrit son sac pour en sortir une tablette, un album de coloriage et des feutres.

Lapinou s'installa aux pieds de sa maîtresse en me lançant des regards mauvais.

— Tu veux un jus de fruits ? proposai-je en ouvrant le petit réfrigérateur. J'ai pomme et kiwi-fraise.

— Pomme, s'il vous plaît.

Je lui tendis la brique de jus.

— Merci.

Il y avait quelque chose d'étrangement adulte dans sa façon de se tenir. Si Cornelius était comme elle durant l'enfance, Adam Pierce et son comportement chaotique avaient dû le rendre chèvre. Pas étonnant qu'il ait pris ses distances avec les deux maisons.

— Vous avez beaucoup de clients ayant des enfants ? s'enquit Cornelius.

— Quelques-uns. Mais ces briques de jus de fruits sont pour moi. Je les cache à l'écart de mes sœurs. C'est le seul endroit qu'elles n'osent pas piller. Allons discuter dans mon bureau.

Au moment de franchir le seuil de mon bureau de l'autre côté du couloir, je crus que ma tête allait exploser. Une page d'un magazine de mariage était scotchée sur la porte en verre. Elle représentait une femme vêtue d'une robe extraordinaire façonnée à l'aide de longues plumes blanches. Quelqu'un – sans doute Arabella – avait imprimé l'un de mes selfies et découpé ma tête pour la coller par-dessus celle de la mariée. Un grand cœur dessiné au feutre rose et saupoudré de paillettes décorait la robe. À l'intérieur, quelqu'un avait écrit : $N+R = AM\hat{U}R$. Des petits cœurs roses flottaient tout autour de mon visage.

Excellente manière de faire bonne impression. J'aurais voulu disparaître sous terre.

De l'autre côté de la porte, j'aperçus une autre photo de mariée, décorée cette fois de symboles de dollar pailletés, qui m'attendait sur mon bureau. Sur la robe de la jeune mariée, de grosses lettres majuscules tracées de la main très sûre de Catalina

épelaient : « Épouse-le. On a besoin d'argent pour l'université. »

J'allais devoir tordre le cou de mes sœurs. Il n'y avait pas d'autre solution. Aucun jury sur terre ne me condamnerait pour ça. Même en me passant d'avocat, je serais acquittée.

J'ouvris grand la porte après avoir prestement retiré la photo collée sur le panneau de verre.

— Je vous en prie.

Cornelius s'installa sur l'un des deux sièges destinés à mes clients. Je récupérai la deuxième photo posée sur le bureau, la roulai en boule avec l'autre et les jetai dans la poubelle.

— Vous allez vous marier ? demanda Cornelius.

— Non.

Le R signifiait Rogan. Connor Rogan, bien que personne ne l'appelle plus comme ça. On le surnommait Mad Rogan, le Fléau du Mexique, le Boucher de Merida, l'homme qui avait pratiquement rasé le centre-ville de Houston dans sa tentative pour sauver le reste de la cité. Mad Rogan n'était pas le genre de personne qu'on appelait par son prénom. Il tranchait les immeubles en deux, balançait des voitures comme autant de balles de base-ball et après que lui et moi en avions fini avec Adam Pierce, il m'avait proposé de devenir sa... *maîtresse* était une manière polie de le dire. J'avais dû faire appel à toute ma volonté pour refuser. Même à présent, mon pouls s'accélérait rien qu'en pensant à lui. Malheureusement pour moi, ma grand-mère avait été témoin de notre dispute finale et s'était mis dans la tête que tôt ou tard nous finirions par nous marier. Une idée folle qu'elle avait partagée avec mes sœurs et mes cousins. Et comme trois d'entre eux étaient encore mineurs, les taquineries ne semblaient jamais devoir prendre fin.

— Un café ? Un thé ? proposai-je.

— Non merci.

Les yeux fermés, je n'aurais eu aucun mal à imaginer Mad Rogan dans mon bureau. Je me rappelai la sensation de ses mains sur ma peau, et le goût de ses lèvres... Je claquai mentalement la porte au nez de cette pensée avec une telle force que tout mon crâne trembla. Mon histoire avec Rogan s'était terminée avant d'avoir une chance de commencer.

Je m'assis à mon tour en tâchant de me souvenir de tout ce que je savais de Cornelius. Il avait pris ses distances avec les membres de sa maison natale et avait quitté leur territoire pour s'installer dans une résidence très confortable mais bien loin des standards habituels des grandes maisons. Il était père au foyer tandis que son épouse travaillait quelque part... Je n'avais aucune idée d'où. Il détestait toute la famille Pierce. C'était à peu près tout.

— Si vous voulez bien m'en raconter un peu plus sur votre problème, je pourrai vous dire si nous sommes ou non en mesure d'y travailler pour vous.

— Ma femme a été assassinée mardi soir.

Mon Dieu !

— Je suis terriblement désolée.

Cornelius s'enfonça dans son siège. Son regard devint terne, comme noyé sous les cendres. Le poids de ses paroles me faisait l'effet d'un empilement de briques de plomb sur le bureau entre lui et moi.

— Comment est-ce arrivé ?

— Ma femme est... était employée par la maison Forsberg.

— L'agence d'investigation Forsberg ?

— Oui. C'était l'une des avocates de leur service juridique.

Le monde des détectives privés était petit et on apprenait rapidement à connaître ses concurrents.

Les énormes machines multiservices comme IIM que dirigeait Augustin étaient rares. La plupart d'entre nous tendaient à se spécialiser et la société de Matthias Forsberg se concentrait sur la prévention de l'espionnage industriel. Ce qui signifiait qu'ils faisaient la chasse aux mouchards et menaient des audits de sécurité interne et des évaluations des risques. La rumeur voulait que de temps à autre, si le chèque comportait suffisamment de zéros, ils changeaient de casquette et s'adonnaient aux activités mêmes contre lesquelles ils étaient censés vous protéger. On avait parfois évoqué de possibles procès à leur encontre mais aucune affaire n'avait jamais été portée à la connaissance du public, ce qui signifiait que la maison Forsberg disposait d'un service juridique solide.

— Mardi soir, ma femme m'a appelé à 21 h 30 pour me prévenir qu'elle travaillerait tard.

La voix de Cornelius était à présent dénuée de toute émotion.

— À 23 heures, elle s'est rendue avec trois autres avocats de son service jusqu'à l'hôtel *Sha Sha*. Ils en sont ressortis dans des housses mortuaires. Il y a une procédure établie pour gérer les choses quand quelqu'un meurt au service de votre maison. Quand j'ai pris contact avec la maison Forsberg ce matin, on m'a répondu que le décès de ma femme relevait du domaine privé, sans rapport avec son travail.

— Qu'est-ce qui vous fait penser qu'il y avait un lien ?

L'hôtel *Sha Sha* était un hôtel de charme coûteux situé sur Main Street. C'était un lieu petit et discret, avec juste ce qu'il fallait de classe pour donner un côté glamour à une rencontre clandestine sans pour autant faire sauter la banque. J'y avais suivi plus d'un conjoint adultère.

— Je ne suis certes pas un Majeur, mais je reste un Supérieur et membre d'une maison. Quand je demande des informations, on me les donne.

Cornelius sortit de sa serviette un document qu'il me tendit.

— On a tiré vingt-deux fois sur Nari. Son corps... Sa voix se brisa.

— Son corps était criblé de balles, reprit-il.

Je parcourus rapidement le rapport du médecin légiste. Le corps de Nari Harrison présentait des blessures par balles sur le flanc gauche et le flanc droit. Des blessures qui avaient dû se produire simultanément, sans quoi la trajectoire des projectiles n'aurait pas été la même après sa chute. Deux des impacts se situaient au niveau du front. Le légiste avait noté que son visage était moucheté d'abrasions causées par les tirs. Dans la marge du rapport, quelqu'un avait pris des notes pleines d'abréviations, comme s'il écrivait dans la précipitation. *HK 4.6 x 30 mm. Traces de PHR. Mouchetures, 30 à 40 cm.*

Un sentiment affreux m'envahit la poitrine, comme si une boule lourde et froide s'était soudain formée sous mon cœur et enflait à chaque seconde.

— Qui a pris ces notes ?

— L'inspecteur chargé de l'enquête. C'était tout ce qu'il pouvait me donner et j'ai déjà eu du mal à l'obtenir.

— Vous a-t-il expliqué ce que ça voulait dire ?

Cornelius secoua la tête.

La femme qu'il aimait était morte. Et j'allais devoir lui expliquer comment. Il était assis juste en face de moi, bien vivant, lui, et terriblement humain dans sa fragilité. Sa petite fille se trouvait dans la pièce d'à côté.

Je pris une profonde inspiration pour assurer ma voix. Il était venu à moi pour obtenir les conseils d'une professionnelle. Je me devais de lui fournir mon avis le plus éclairé.

— Votre femme a été atteinte par les balles perforantes d'un fusil MP7 de Heckler & Koch. Une arme redoutable développée pour l'armée allemande et la brigade antiterroriste de la police allemande, spécifiquement conçue pour traverser les protections pare-balles. Un fusil destiné à un usage militaire. La disposition des impacts indique que votre femme se trouvait au croisement de deux lignes de tir.

Je saisis un mug décoré du dessin d'un chaton et le plaçai au centre du plan de travail, puis récupérai deux stylos que je disposai en diagonale face au mug, l'un pointant vers la gauche, l'autre vers la droite.

— PHR signifie polyéthylène à haute résistance. Elle portait un gilet pare-balles.

Cornelius me dévisagea.

— Je ne comprends pas, dit-il. Elle avait un gilet pare-balles et elle est morte quand même.

— Oui. Dans les fictions, ces gilets arrêtent tout et n'importe quoi. Dans la réalité, ces protections ne résistent qu'aux balles. Il existe plusieurs niveaux de protection. Votre femme disposait probablement d'un gilet de catégorie trois, ce qui signifie qu'il aurait sans doute arrêté plusieurs balles de calibre 7.62. Même dans ce cas, se faire tirer dessus donne l'impression de recevoir un coup de marteau dans le corps. Dans le cas présent, votre femme a été touchée par les rafales d'armes de guerre conçues pour percer ce type de protection. La mort a été instantanée.

Au moins pouvais-je lui offrir cette idée. Laquelle ne parut pas lui apporter le moindre réconfort.

Mais je me devais de poursuivre. J'avais commencé à parler, il fallait aller au bout.

— Les mouchetures dont il est question se produisent quand quelqu'un se fait tirer dessus à courte portée et que les résidus de tir se déposent sur la peau de la victime. Cela inclut des brûlures liées à la poudre, de la suie et des petites abrasions des couches supérieures de la peau si l'arme a tiré de suffisamment près.

Je le vis serrer le poing droit à s'en faire blanchir les articulations. Il se représentait sans doute le visage de Nari au moment du drame.

— D'après ce rapport, alors que votre femme gisait déjà morte et immobile au sol, quelqu'un lui a tiré deux balles dans le front. L'inspecteur a estimé que le canon se trouvait à trente ou quarante centimètres.

Ce qui correspondait bien à quelqu'un pointant son Heckler & Koch vers le sol.

— Pourquoi ? Elle était déjà morte.

— Parce que ceux qui ont fait ça sont aussi méthodiques que bien entraînés. Si nous nous procurions les rapports concernant les trois autres avocats, je suis prête à parier que nous apprendrions qu'on leur a également tiré dans la tête. Un groupe d'individus a tendu une embuscade à votre femme et à ses collègues, les a abattus avec une précision toute militaire et s'est ensuite attardé suffisamment longtemps sur place pour mettre deux balles dans le crâne de chacun afin de s'assurer qu'il n'y aurait aucun survivant. Ils ont fait tout ça en plein cœur de Houston, sans chercher à agir avec subtilité et ils sont repartis sans être appréhendés. Il ne s'agissait pas seulement d'un assassinat commandité. J'y vois un message.

— « Nous sommes plus forts que vous. Nous pouvons frapper n'importe quand, n'importe où et n'importe lequel des vôtres », énonça Cornelius à mi-voix.

— Exactement.

Il comprenait mieux que moi les luttes de pouvoir entre maisons. Il avait été aux premières loges pour y assister durant l'essentiel de son existence.

— Monsieur Harrison, vous êtes venu me voir pour avoir mon opinion. En me basant sur ce que vous m'avez dit, je suis convaincue que la maison Forsberg est impliquée. Nous ignorons si votre femme...

— Nari, dit-il. Elle s'appelle Nari.

— Nous ignorons si Nari a agi pour ou contre l'intérêt de la maison. Nous savons par contre que la maison Forsberg fait comme s'il ne s'était rien passé, ce qui signifie soit que la maison Forsberg a tué votre femme et les trois autres en guise d'avertissement pour leurs troupes, soit qu'elle a bien reçu le message envoyé par les tueurs et qu'il leur a fait peur. Ma recommandation serait de ne pas vous en mêler.

Les muscles du visage de Cornelius se contractèrent si fort que sa peau parut sur le point de se rompre.

— Ce n'est pas une option envisageable pour moi, dit-il.

S'il s'impliquait, il n'y survivrait pas. Je devais le convaincre d'abandonner. Je me penchai vers lui :

— Vous êtes face à une guerre entre maisons. Lors de notre précédent entretien, vous m'avez dit avoir volontairement pris vos distances avec la vôtre. Vous avez déclaré que vous aimiez votre famille mais qu'ils se servaient de vous et que vous n'aimiez pas ça.

— Vous avez bonne mémoire, dit-il.

— La situation a-t-elle changé ? Votre maison vous aidera-t-elle ?

— Non. Même s'ils le souhaitent, leurs ressources sont limitées. La maison Harrison a des moyens, mais ma famille est réticente à s'engager dans un conflit, surtout en mon nom. Je suis le cadet et même pas un Majeur. Je ne suis pas nécessaire au futur de la dynastie. S'il s'agissait de mon frère ou de ma sœur, les choses seraient peut-être différentes.

Il avait dit tout cela avec un tel détachement...

Ma famille aurait fait n'importe quoi pour moi. Si je me retrouvais piégée dans une maison en feu, chacun d'eux – y compris mes andouilles de sœurs et de cousins – s'y précipiterait pour essayer de me sauver. La femme de Cornelius était morte et sa famille ne lèverait pas le petit doigt. C'était terriblement injuste.

— La suite repose sur moi, termina-t-il.

Je baissai la voix pour répondre :

— Vous n'avez pas les ressources pour mener une telle bataille. Pensez à votre fille à côté. Elle a déjà perdu sa mère. Voulez-vous vraiment la priver aussi de son père ? Vous êtes le seul parent qui lui reste. Que lui arrivera-t-il si vous mourez ? Qui s'occupera d'elle ?

— Je pourrais avoir une rupture d'anévrisme dans les dix secondes qui viennent. Si cela se produit, les parents de Nari élèveront Matilda. Ma sœur ne l'a pas vue depuis son premier anniversaire. Mon frère n'a jamais rencontré sa nièce. Ni l'un ni l'autre ne sont mariés. Ils ne feraient pas de bons parents de substitution.

— Cornelius...

— Si vous prévoyez de me dire que la vengeance ne soulage rien...

— Ça dépend de la vengeance en question, dis-je. Coller mon poing dans la figure d'Adam Pierce a constitué l'un des meilleurs moments de ma vie. Je souris chaque fois que j'y pense. Mais la vengeance a un prix. Ma grand-mère a failli périr dans un incendie. L'aîné de mes cousins a manqué mourir dans l'effondrement du centre-ville. Et je suis passée à deux doigts de la mort une bonne demi-douzaine de fois. Le prix à payer dans votre cas sera trop élevé.

— C'est à moi d'en décider.

Un éclat dur comme l'acier s'était allumé dans son regard. Il ne reculerait pas.

Je me radossai sur mon siège.

— Très bien. Mais vous devrez vous trouver quelqu'un d'autre pour vous assister dans votre mission suicide.

— C'est votre aide que je voudrais, dit-il.

— Non. Je vois bien que vous êtes décidé à vous pendre mais je refuse de vous tenir la corde. Qui plus est, l'agence d'investigation Baylor est une toute petite entreprise. Nous nous spécialisons dans les enquêtes à faibles risques. Je ne suis pas qualifiée.

— Vous m'avez pourtant l'air très qualifié, rétorqua-t-il en désignant du doigt le rapport du légiste.

— Je m'y connais en armes à feu, monsieur Harrison, parce que la branche maternelle de ma famille a une longue histoire militaire. Ma grand-mère et ma mère ont toutes les deux servi sous les drapeaux. Cela ne signifie pas que je suis en mesure d'endosser une telle enquête. Engagez quelqu'un d'autre.

— Qui ?

— Augustin.

— Je me suis déjà entretenu avec lui. Il m'a fait la courtoisie de se montrer franc : avec les sommes dont je dispose, je ne peux pas m'offrir une enquête approfondie. Mes finances me permettront de payer quelques missions de surveillance et un audit préalable mené par son équipe, mais ce n'est pas suffisamment lucratif pour qu'il implique toute la puissance de ses effectifs dans l'affaire. Et même s'il le faisait, la maison Forsberg sait très bien faire face à ce genre d'examen à la loupe traditionnel. Cela impliquerait des investigations à la fois longues et coûteuses et je viderais mon compte en banque avant que nous obtenions de quelconques résultats. D'après Augustin, vous êtes capable d'enquêter en dehors des sentiers battus. Il vous a décrite comme douée, professionnelle et honnête, en ajoutant que vous aviez une excellente perception des gens.

Merci, Augustin.

— Non.

— Mes finances ne sont pas suffisantes pour IIM, mais elles me permettent de faire une proposition très intéressante auprès d'une entreprise plus petite.

— La réponse est non.

— J'ai hypothéqué notre maison.

Je me plaquai une main sur les yeux.

— Je peux vous payer un million dès aujourd'hui. Et un autre quand vous m'expliquerez pourquoi ma femme a été assassinée et qui sont les responsables.

Pas question.

— Au revoir, monsieur Harrison.

— Ma femme est morte.

Sa voix tremblait d'une émotion à peine contenue et il avait les larmes aux yeux.

— C'était ma lumière. Elle m'est apparue durant la période la plus sombre de ma vie et a vu quelque chose en moi... Elle avait la conviction que je

pouvais devenir un homme meilleur. Je ne la méritais pas, pas plus que le bonheur que nous avons connu. Elle m'aimait, Nevada. Elle m'aimait tellement, malgré mes défauts, et j'étais l'homme le plus chanceux du monde de la découvrir à côté de moi chaque matin en ouvrant les yeux. C'était une femme intègre. Elle était douce et intelligente et elle faisait de son mieux pour agir de façon juste afin que notre fille grandisse dans un monde meilleur. Elle ne méritait pas ça. Elle méritait d'être heureuse. Elle méritait une vie longue et riche. Personne n'avait le droit de la lui ôter.

Son visage se déforma sous le poids de la douleur et du chagrin. Je m'efforçais de ne pas pleurer.

— J'aime sa détermination. J'aime sa force de caractère. Je suis fier d'avoir été son mari. Et maintenant elle est morte. Quelqu'un s'est emparé de ce magnifique être humain, cette si belle personne, pour en faire un cadavre. Je l'ai vue étendue sur le plateau de la morgue. Elle est... froide et sans vie, comme si elle n'avait jamais existé. Tout a disparu, à l'exception de notre fille et de mes souvenirs. Je dois m'efforcer d'être l'homme qu'elle pensait que j'étais. Quand ma fille sera plus grande, elle me demandera pourquoi sa mère a été assassinée et il faudra que je lui réponde. J'aurai à me justifier de mes actes. Je veux lui dire que j'ai retrouvé les responsables et que je me suis assuré qu'ils ne pourraient faire de mal à personne d'autre.

Il chassa ses larmes d'un geste vif de la main.

— Personne d'autre ne le fera. Sa famille n'en a pas les moyens, la mienne s'en moque et son employeur est peut-être responsable de sa mort. Il n'y a que moi. Vous voulez bien m'aider ? Je vous en prie.

Il se tut.

Il était là, à me réclamer mon aide. Je ne pouvais pas le jeter dehors. Je n'en aurais pas été capable. Je me souvenais du jour où maman avait vendu notre maison pour payer les factures médicales de mon père. Je me souvenais du moment où nous avions hypothéqué notre entreprise sans en parler à mon père, car cela l'aurait tué plus rapidement que n'importe quelle maladie. Si une personne que j'aimais avait été assassinée, j'aurais agi exactement comme Cornelius. Il n'avait personne vers qui se tourner. Si je lui claquais la porte au nez, je ne pourrais plus jamais me regarder dans la glace.

J'ouvris le premier tiroir de mon bureau et en sortis une chemise bleue destinée aux nouveaux clients. Je l'ouvris face à lui et le posai sur la table avant d'écrire *50 000 \$* dans la marge.

— Voici mon avance sur honoraires, dis-je. Cette somme restera propriété de l'agence quoi qu'il advienne. Et ce n'est pas négociable.

À l'aide de mon stylo, je traçai un cercle autour du chiffre inscrit en bas du volet de droite.

— Voici nos tarifs. Une telle affaire sera probablement très risquée, si bien que le tarif maximum indiqué ici s'appliquera. En fonction de la situation, j'aurai peut-être à vous facturer une prime de risque ou des dépenses supplémentaires. L'avance sur honoraires couvre la base. Mais une fois que votre facture la dépassera, il vous sera demandé de faire de nouveaux versements par tranches de dix mille dollars. Une fois que nous en aurons terminé ici, je vous recommande de vous rendre à la banque pour retirer au moins vingt mille dollars en liquide. Nous serons peut-être amenés à graisser quelques pattes...

— Merci.

— Ça reste une mauvaise idée. Je vous conjure de repenser votre décision.

Il secoua la tête.

— Non.

Je lui détaillai notre charte de respect de la vie privée puis lui fis signer tous les dégage­ments de responsabilité.

— Que se passera-t-il une fois que nous aurons identifié les responsables ?

— Je prendrai les choses en main à partir de là, répondit-il.

— Ce qui veut dire que vous tuerez le meurtrier de votre femme.

— C'est ainsi que les maisons gèrent les choses, dit Cornelius.

— Eh bien, je ne fais pas partie des maisons. Je suis une citoyenne, avec une famille, et j'essaie de respecter et d'obéir aux lois de ce pays. Je n'hésiterai pas à me défendre et à vous défendre, mais je ne saurais cautionner le meurtre.

— C'est compris, affirma Cornelius. Comment commencerons-nous ?

— Je vais devoir m'entretenir avec Matthias Forsberg. Une discussion en face à face, pour lui poser certaines questions. Je pourrai passer les appels nécessaires dès demain mais il refusera de me voir.

— Vous n'avez pas le statut social requis et vous travaillez pour son concurrent, comprit Cornelius. Matthias est un participant assidu de l'Assemblée. Il ne rate jamais une séance. Il se trouve que demain nous serons le 15 décembre. La séance commence à 9 heures.

— Je n'ai pas d'accès à l'Assemblée.

Il s'agissait d'un organisme exécutif non officiel qui gouvernait les êtres dotés de magie à l'échelle fédérale et nationale. L'Assemblée de l'État du Texas se tenait à Houston. Une famille devait se prévaloir

d'au moins deux magiciens de rang Majeur sur trois générations pour être considérée comme une maison et chaque maison disposait d'un unique siège. Techniquement parlant, l'Assemblée n'avait aucun pouvoir au sein du gouvernement nord-américain, mais en pratique, quand les maisons exprimaient collectivement leurs souhaits, le Congrès et la Maison-Blanche les écoutaient.

— Il faut bien que mon nom de famille me serve à quelque chose, non ? répondit Cornelius en souriant.

Un sourire qui ne remontait pas jusque dans ses yeux, toujours habités par l'amertume et la tristesse.

— En tant que Supérieur et membre d'une maison, je suis libre de participer à l'Assemblée en compagnie de la personne de mon choix. J'ai bien l'intention de prendre une part active à cette enquête, mademoiselle Baylor.

— Appelez-moi Nevada, dis-je. Bien. Alors retrouvons-nous ici demain matin à 7 heures.

Cornelius et Matilda repartirent, suivis de près par Lapinou le molosse. Je demeurai quelques instants de plus à mon bureau, le temps d'envoyer à Bern un rapide e-mail incluant les noms de toutes les personnes impliquées et une brève description de ce qui s'était passé. Après quoi je pris une profonde inspiration puis laissai lentement l'air s'échapper de mes poumons. Apprendre la nouvelle à ma famille s'annonçait difficile. Ma mère pourrait bien décider de me renier.

Je ressortis de la poubelle la mariée couverte de dollars, lissai le papier du mieux que je pouvais et la plaçai dans le dossier sous le rapport du légiste. Cette affaire affecterait toute la famille. Ils avaient le droit d'être informés des risques. Par ailleurs,

l'expérience m'avait prouvé qu'il était impossible de garder un secret quand on était une Baylor. Tôt ou tard, toutes vos manigances se retrouvaient exposées au grand jour et il fallait en payer le prix, avec beaucoup de disputes et de chagrin à la clé.

Je glissai la chemise cartonnée sous mon bras et récupérai mon livre du moment, *Ensorcellerie de Stahl*.

Quelques semaines plus tôt, un colis de livres avait été déposé à notre porte dans une grande enveloppe jaune matelassée. Six ouvrages en tout, dédiés aux sortilèges, aux cercles ésotériques et à la théorie de la magie. L'étiquette, un simple rectangle blanc, ne comportait qu'un mot : « Nevada ». Interroger ma famille ne m'avait rien appris. Ils ignoraient d'où venaient les livres, ils n'avaient passé aucune commande et ne savaient pas qui avait pu le faire. Ce qui ne les avait toutefois pas empêchés de m'abreuver de théories farfelues sur le sujet.

J'avais tenté de relever d'éventuelles empreintes. Rien. L'étiquette était on ne peut plus générique : dans un rayon de quinze kilomètres, on comptait une demi-douzaine de magasins de fournitures de bureau qui en vendaient. Ainsi, bien sûr, que ce modèle d'enveloppe jaune. Mon nom était imprimé avec la police Times New Roman, taille vingt-deux. J'avais brièvement envisagé de prélever des échantillons d'ADN sur l'enveloppe puis de payer un laboratoire privé pour qu'ils écartent d'abord les membres de ma famille avant de procéder à une possible identification dans leur banque de données. Mais le labo demandait six cents dollars pour ce type de test et je n'arrivais pas à justifier cette dépense à mes propres yeux. Ce qui n'empêchait pas le mystère de me rendre dingue.

Les ouvrages s'étaient avérés incroyablement utiles et je m'étais plongée dedans non-stop pour rattraper des années de retard en connaissance de la théorie magique. Ce livre précis s'intéressait aux ensorcellements, des structures magiques qui enfermaient des informations dans l'esprit humain. Plusieurs semaines auparavant, j'avais eu affaire à un ensorcellement très puissant que j'avais dû lever brièvement pour sauver la ville. Le livre me confirmait que j'étais passée à deux doigts de tuer un homme, par pure ignorance.

Je passai la porte au fond du bureau pour m'engager dans un large couloir. Une délicieuse odeur de viande rôtie vint me chatouiller les narines. Je tournai à droite en direction de la cuisine.

Au moment où mon père menait son combat perdu d'avance contre le cancer, nous avons vendu notre maison. Nous avons vendu tout ce que nous pouvions, mais il nous fallait tout de même survivre et gagner notre vie. Une décision stratégique avait alors été prise : nous avons utilisé notre entreprise pour acheter un grand entrepôt. Côté est, l'entrepôt constituait le siège de l'agence d'investigation Baylor. Nous avons installé des panneaux muraux et un plafond suspendu afin de constituer des locaux de taille raisonnable mais confortables : trois bureaux d'un côté et une salle de détente et une salle de réunion de l'autre. Côté ouest, l'entrepôt se changeait en garage, l'endroit où grand-mère Frida travaillait à l'élaboration de chars d'assaut et de véhicules blindés pour l'élite de Houston. Entre les bureaux et le garage, séparés de celui-ci par un mur épais, s'étendaient deux cent quatre-vingts mètres carrés d'espace habitable.

L'idée originale de mes parents était de donner à cet espace de vie l'apparence d'un intérieur de

maison ordinaire. Au lieu de quoi nous avons surtout réussi à ériger des murs là où ils étaient nécessaires, ou parfois pas du tout, si bien que dans certaines zones notre foyer évoquait plus un atelier « déco et bricolage ».

La cuisine en faisait partie. Vaste et carrée, avec un grand plan de travail et une large table façonnée à partir d'une vieille planche de bois de récupération, elle n'aurait pas dépareillé dans une émission de cuisine. Pour l'heure, seule la moitié des sièges était occupée. Il ne restait que ma mère, grand-mère Frida et l'aîné de mes cousins, Bern. Mes sœurs et mon jeune cousin Leon avaient déjà dû filer. Pas plus mal.

Des petits bols étaient disposés au centre de la table, proposant toutes sortes d'ingrédients allant du fromage râpé au mélange salsa en passant par le guacamole. C'était soirée tacos. Je ravalai un cri de joie, piochai un tablier dans un tiroir, l'enfilai et me laissai choir sur le siège à côté de ma grand-mère. Je n'arriverais jamais à enlever les taches sur mon tailleur horriblement cher et le retirer pour enfiler une tenue plus décontractée aurait pris trop de temps. J'avais trop faim.

— Diane chasserresse est de retour à la maison, annonça Bern.

Je plissai les yeux dans sa direction.

— Tu t'es décidé à suivre un cours en mythologie comparée, finalement ?

— C'était la moins pire des deux options. Le prochain semestre s'annonce difficile.

Bern engloutit le contenu de son assiette puis tendit la main pour s'emparer d'un nouveau taco. Dépassant le mètre quatre-vingts et les quatre-vingt-dix kilos – dont l'essentiel de muscle et d'os – Bern pratiquait le judo deux fois par semaine et

faisait preuve d'un appétit digne d'un ours s'apprêtant à hiberner.

Je saisis un grand taco encore chaud pour le garnir d'ingrédients délicieux. Comme il me revenait de gagner la croûte pour toute la famille, j'avais été contrainte de bosser comme une folle pour terminer l'université au plus tôt. Mais à présent notre affaire rapportait de l'argent. Nous n'étions pas riches – nous étions même sans doute tout en bas de l'échelle de la classe moyenne – mais nous pouvions nous permettre de laisser Bern prendre tout le temps nécessaire pour sa scolarité. Je voulais qu'il profite à plein de l'expérience de la vie estudiantine. Au lieu de quoi il saisissait la moindre occasion d'accumuler les cours et les devoirs.

Je jetai un coup d'œil à l'assiette de ma mère. Un unique taco solitaire. Si grand-mère Frida était naturellement mince, avec un nuage de boucles blanches et de grands yeux bleus, ma mère avait autrefois affiché une silhouette musculeuse et athlétique, sculptée dans l'idée de maximiser force et endurance.

C'était avant que la guerre la laisse affligée d'une claudication permanente. Ses formes s'étaient adoucies, ramollies. Et elle n'aimait pas ça. Elle mangeait de moins en moins et, deux semaines plus tôt, nous avions pris conscience qu'elle commençait à sauter carrément le dîner.

— Ne fais pas ces yeux-là, me dit-elle. C'est mon troisième.

— C'est vrai, confirma ma grand-mère en piochant dans sa salade. Je l'ai vue manger les deux premiers.

— Je m'assure simplement que toutes les forces vives de l'entreprise sont prêtes à se battre, répondis-je après avoir tiré la langue à ma mère. Je ne voudrais pas que tu t'évanouisses d'inanition pendant une

mission. Des nouvelles de l'affaire du sénateur Garza ?

— Non, répondit grand-mère Frida.

— Il ne s'agit que de conjectures farfelues à ce stade, affirma ma mère. Les commentateurs essaient de déclencher une hystérie en racontant qu'un Majeur est forcément derrière tout ça.

Le sénateur Timothy Garza était mort le samedi précédent, devant la demeure de son cousin. Ses gardes du corps y étaient passés, eux aussi. Une histoire tellement sensationnelle qu'elle avait même éclipsé l'arrestation de Jeff Caldwell. La police n'avait révélé aucune information en lien avec le meurtre du sénateur, ce qui faisait rager d'indignation les médias. Privés d'éléments factuels, ils se retrouvaient à mariner dans leurs propres spéculations et leurs théories devenaient de plus en plus folles. L'implication d'un Majeur ne m'aurait cependant pas étonnée. Le programme politique de Garza promettait de limiter l'influence des maisons, ce qui ne faisait pas vraiment de lui le chouchou de l'élite magique du Texas. Les débats menés durant sa campagne électorale s'étaient rapidement envenimés.

— Qu'est-ce que tu faisais ? demanda ma mère.

Je mordis dans mon taco et mâchai longuement pour gagner un peu de temps. J'allais devoir tout leur dire.

— J'ai accepté une affaire risquée, dis-je après avoir dégluti.

— Risquée à quel point ? s'enquit ma mère.

J'ouvris la chemise et fis glisser le rapport du médecin légiste dans sa direction. Je la vis froncer les sourcils au fil de la lecture.

— On résout des meurtres maintenant ?

— Qui a été tué ? demanda grand-mère Frida.

— Vous vous souvenez du mage animalier dont je vous ai parlé ? Celui avec le raton laveur qui portait du jus de fruits à sa fille dans un gobelet pour enfant ?

— Cornelius Harrison, dit Bern.

— Voilà. Sa femme.

L'expression de ma mère s'assombrissait à vue d'œil. Elle fit passer le rapport du légiste à ma grand-mère.

Celle-ci le parcourut avant de lancer un sifflement appréciateur.

— C'est un trop gros morceau pour nous, affirma ma mère.

— Je sais.

— Pourquoi tu as dit oui ?

Parce qu'il s'était assis en face de moi dans mon bureau, en larmes. Et que j'avais eu de la peine pour lui.

— Parce qu'elle est morte et que tout le monde s'en fiche. Et parce qu'il nous paie très bien.

— Nous n'avons pas besoin d'argent à ce point, rétorqua ma mère.

— D'après mes chères sœurs, si.

Je lui glissai la page de magazine couverte de dollars.

Elle pivota brusquement vers grand-mère Frida.

— Maman !

Celle-ci ouvrit des yeux comme des soucoupes.

— Quoi ? Ne me regarde pas comme ça !

— Tu es derrière tout ça.

Ha ! Attaque déviée et redirigée.

— Je n'ai rien fait. Je suis innocente. Tu m'accuses toujours de tous les maux.

— Tu leur as donné l'idée et tu les as encouragées. Et regarde le résultat : à cause de toi, Nevada se sent tellement coupable qu'elle accepte des affaires

de meurtre pour faire bouillir la marmite. Et quel genre de message ça fait passer ?

— Un message sur le grand amour, répliqua grand-mère Frida avec un grand sourire.

Bern se leva et se pencha vers moi.

— Tu veux que je lance les recherches d'antécédents sur les personnes concernées ?

— Oui, s'il te plaît. Je t'ai envoyé un e-mail. Je vais me rendre à l'Assemblée demain, donc des infos sur Matthias Forsberg me seraient utiles.

— C'est comme si c'était fait.

Il emporta son assiette jusqu'à l'évier.

— Tes petites-filles n'ont pas besoin d'un Majeur pour payer leurs études ! s'agaça ma mère. C'est pour ça que leur sœur, leur mère et leur grand-mère ne ménagent pas leurs heures. Nous nous finançons nous-mêmes dans cette famille.

— Oh, allons Penelope, tu sais très bien que ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Alors que voulais-tu dire exactement, maman ?

Grand-mère Frida agita les mains devant elle.

— C'était censé être une blague ! Ça fait deux mois que Nevada se morfond. On dirait l'âne dans le dessin animé, celui sur lequel il pleut tout le temps.

— Je ne me morfonds pas. J'ai dit non à Rogan et si je devais ne jamais le revoir, ce serait encore trop tôt à mon goût.

— Oh, arrête... souffla ma grand-mère, les yeux au ciel.

— Je suis sérieuse, grand-mère. Lâche-moi avec ça. Ce n'est pas comme s'il attendait à notre porte pour proclamer son amour éternel pour moi.

Durant mes pires moments de faiblesse honteuse, il m'arrivait de fantasmer sur cette idée. Une fois, je m'étais un jour réveillée au milieu de la nuit

convaincue que Rogan se trouvait dehors. J'avais failli me précipiter à l'extérieur en chemise de nuit. Par chance, personne ne m'avait vue avant que je me ressaisisse.

Il n'était jamais venu. Il n'avait jamais appelé. Il n'avait pas envoyé le moindre e-mail. Il ne s'était pas battu pour moi, pas même un peu. Ce qui confirmait vigoureusement l'idée que j'avais bien fait de lui dire non quand il s'était présenté dans mon garage en me proposant de choisir n'importe quel endroit sur terre, avec la promesse de m'y emmener. Mad Rogan avait envie d'un nouveau jouet. Je l'avais envoyé balader et il avait tourné la page.

— C'est lui qui t'a envoyé ces livres !

— Tu n'en sais rien.

— Qui d'autre aurait fait ça ? répliqua grand-mère Frida en écartant les bras.

— C'était peut-être Augustin.

Tu parles ! Les poules auraient des dents avant qu'Augustin lève le petit doigt pour autre chose que le profit.

— Ce n'est pas terminé entre Rogan et toi, affirmait-elle, sa fourchette pointée sur moi. Tu verras ! Le destin vous rapprochera. Un jour, tu croiseras soudain sa route et... boum ! Le grand amour.

— Ouais, eh bien si le destin s'avise de nous réunir, je ne manquerai pas de lui flanquer mon poing dans la tronche.

Je me tournai vers ma mère.

— Tu es avec moi sur cette affaire, oui ou non ? Parce que si tu veux qu'on se dispute un peu plus, c'est le bon moment pour ça.

Elle me dévisagea pendant de longues secondes.

Oh. Je venais d'élever la voix contre ma mère sans raison valable.

— Excuse-moi, dis-je.

— Tu l’as dit toi-même, c’est ta boîte.

— Maman...

— Bien sûr que nous sommes avec toi, reprit-elle. Mais je n’ai pas besoin de préciser qu’il s’agissait d’un assassinat commandité. Tu vas devoir faire très attention.

— Je serai prudente.

— On ne sait pas dans quel panier de crabes tu vas plonger. Ils se retourneront sans doute à la fois contre lui et contre toi. Ils pourraient aussi s’en prendre à nous. Ton client bénéficie du soutien de sa maison ?

— Non. Il a choisi de partir vivre avec sa femme et sa fille dans le quartier de Royal Oaks. Il était très fier de son indépendance.

— Des mesures de sécurité à son domicile ?

— Pas vraiment.

Techniquement parlant, Lapinou comptait comme une forme de protection, mais l’action d’un unique chien restait limitée face à des tueurs dotés d’armes à feu.

— Et les parents de sa femme ?

— Pour autant que je le sache, ils ne sont liés à aucune famille influente.

— Que penses-tu de lui ?

Je fis la grimace.

— Il vénérât sa femme. Il est prêt à tout pour se venger.

Ma mère hocha la tête.

— Tu auras peut-être intérêt à t’entretenir de nouveau avec lui. Sa petite fille sera plus en sécurité ici avec nous que chez ses grands-parents.

— Merci, dis-je.

Elle soupira.

— C’est mon job de mère. Je ne peux pas t’empêcher de faire quelque chose d’idiot mais je peux

t'aider à le faire de la manière la moins dangereuse possible.

Je me dirigeai vers l'échelle qui menait à ma chambre.

— T'as vu comme elle a pris la mouche ? souffla ma grand-mère dans un soupir théâtral. Elle pense encore à lui.

— Je t'entends ! grognai-je.

Je grimpai à l'échelle puis la relevai derrière moi pour me réfugier dans mon petit appartement en hauteur : une grande chambre et sa salle de bains. À l'époque de notre emménagement dans l'entrepôt, j'avais vraiment tenu à pouvoir m'isoler. Et plus j'avais en âge, plus j'appréciais mon intimité. Je retirai mon tailleur, le rangeai soigneusement dans sa housse et le remis dans la penderie.

Oui, je pensais encore à Rogan.

Lorsque je l'avais embrassé au sein de l'espace zéro, j'avais presque pu voir en lui. Pendant un bref instant, il n'était plus Mad Rogan. Il n'était même plus un Majeur. Il était simplement... Connor. Un homme. Un homme que j'avais terriblement envie de connaître. Mais il avait violemment claqué cette porte dès qu'il s'était aperçu qu'elle était entrouverte.

J'actionnai la douche pour laisser l'eau chauffer et me déshabillai. Faire une fixation sur quelque chose qui n'arriverait jamais ne m'apporterait rien de bon. Une douche, des vêtements propres et un bon repos, voilà ce qu'il me fallait. La journée du lendemain s'annonçait bien remplie et il me restait encore des recherches à faire avant de me coucher.

2

Le matin apporta avec lui la pluie... et Cornelius, qui se présenta à 6 h 55 précises dans une BMW i8 argentée. Le véhicule hybride, ultramoderne et profilé, avait quelque chose de légèrement étrange, ses lignes juste assez différentes de la norme des voitures à essence pour attirer l'attention.

Il conduisait évidemment une voiture hybride. Sans doute n'achetait-il jamais d'eau en bouteilles non plus. Bern avait mené l'enquête habituelle à son sujet la veille. À l'exception de la récente hypothèque de sa maison, Cornelius n'avait pas de dettes. Son rapport de solvabilité était excellent, il n'avait pas de casier judiciaire et il faisait des dons généreux à la cause animale. Il avait également vu juste quant à l'implication de la maison Forsberg dans la mort de sa femme. Aucun média n'évoquait l'affaire. Même avec le meurtre de Garza qui occupait les gros titres, l'assassinat brutal de quatre personnes dans un hôtel du centre-ville méritait au moins une petite mention. Je n'avais rien reçu sur le sujet, ce qui signifiait que quelqu'un, quelque part, œuvrait activement à contenir l'info. Si la maison Forsberg n'avait réellement rien à voir avec ces meurtres, ils n'auraient eu aucune raison de les passer sous silence.

Cornelius sortit de son véhicule. Il portait une chemise blanche habillée aux manches retroussées, un pantalon marron foncé et des chaussures en cuir brun éraflées qui semblaient très anciennes.

Des vêtements qui le réconfortaient, compris-je. Il avait dû les sélectionner sans réfléchir, son inconscient le poussant à opter pour de vieux habits familiers.

Un grand oiseau aux plumes rougeâtres descendit depuis le ciel couvert pour atterrir sur la branche d'un grand chêne de l'autre côté du parking.

— Je vous présente Serre, dit Cornelius. Une buse à queue rousse, parfois surnommée « buse à volailles », même si le nom prête à confusion. Elles ne s'attaquent quasiment jamais aux volailles adultes. L'Assemblée ne m'autorise pas à être accompagné d'un chien. Elle ne vous laissera pas non plus entrer avec une arme. Ceci dit, au troisième étage se trouvent des toilettes dont l'une des fenêtres a été modifiée afin de ne pas déclencher le système d'alarme. Elle est souvent laissée ouverte.

— Ce sont les toilettes secrètes des fumeurs ? devinai-je.

Cornelius hocha la tête.

— Situées juste assez loin du détecteur de fumée pour qu'une fenêtre ouverte leur permette de s'adonner à leur vice. Vous êtes armée ?

— Oui.

Avant Adam Pierce, je me contentais quatre-vingt-dix pour cent du temps d'un simple Taser. Désormais, je ne sortais jamais de chez moi sans une arme à feu et je m'entraînais au tir chaque semaine. Ces heures supplémentaires au stand de tir ravissaient ma mère.

— Puis-je voir ? demanda-t-il.

Je sortis mon Glock 26 de son holster sous ma veste. Il était précis, relativement léger et conçu pour ne pas révéler sa présence sous les vêtements. J'avais opté pour l'un de mes tailleurs bon marché, essentiellement parce que celui-ci s'accordait bien avec des chaussures qui me permettraient de courir, et parce que la veste était suffisamment ample pour dissimuler mon arme. Par ailleurs, je doutais sérieusement qu'on me laisse entrer au siège de l'Assemblée dans ma tenue habituelle à base de vieux jean, de chaussures de sport et du haut le moins fripé possible trouvé dans le tas de vêtements qu'une de mes sœurs avait déposé sur mon lit pour faire de la place dans le sèche-linge. Je devrais également passer sous les rayons X et un portique de sécurité.

Cornelius examina le pistolet.

— Pourquoi cette partie est-elle recouverte de peinture bleu vif ?

— C'est du vernis à ongle mat. Le viseur noir sur noir rend la visée difficile sur des cibles sombres. L'ajout du vernis règle le problème et atténue les reflets.

— Combien pèse-t-il ?

— Environ sept cent trente grammes.

Je m'en étais tenue au chargeur standard de dix balles, avec des munitions à pointes creuses. Et j'emportais toujours un chargeur supplémentaire. Mes aventures avec Rogan m'avaient rendue paranoïaque.

— Serre pourra vous l'apporter à la fenêtre des toilettes.

Bon, j'allais devoir tuer tout ça dans l'œuf. Non que l'idée de pénétrer désarmée dans un bâtiment accueillant la crème de la crème des mages de Houston ne soit pas angoissante. Ça m'angoissait même carrément. Ma stratégie préférée face au danger consistait habituellement à m'enfuir en courant.

Fuir était un moyen de survivre et d'éviter de coûteuses factures médicales, la perte d'heures travaillées et une augmentation galopante des primes d'assurance. C'était aussi une bonne façon d'éviter des remontrances familiales sur la question des prises de risques inutiles. Je n'utilisais une arme que lorsque je n'avais absolument pas le choix. Affronter un Majeur dans un immeuble plein d'autres Majeurs rendrait la fuite très délicate, si bien qu'il était tentant d'y aller armée. Mais apporter une arme à feu dans l'Assemblée du Texas relevait du suicide. Autant m'accrocher une cible sur la poitrine au-dessus des mots : **TERRORISTE. ABATTEZ-MOI.**

— Pourquoi aurais-je besoin d'apporter une arme ?

— Ça pourrait s'avérer utile, répondit Cornelius à mi-voix.

Mais bien sûr...

— Cornelius, si nous devons collaborer, nous devons nous mettre d'accord sur la nécessité de tout se dire. Vous souhaitez que je me présente à l'Assemblée avec une arme parce que vous êtes persuadé que Forsberg a tué votre femme et que vous voulez que je lui tire dessus.

— Lorsque je suis allé leur parler hier, avant de passer vous voir, un membre de son équipe de sécurité a suggéré que Nari avait peut-être une liaison avec l'un de ses collègues masculins, voire les deux. Quand j'ai répondu que c'était peu probable, ses mots exacts ont été : « On ne connaît pas toujours ceux que l'on épouse. Qui sait ce que révélerait une enquête ? J'ai déjà tout vu : détournement de fonds, addiction au sexe, drogues. C'est terrible de voir ce qu'on découvre parfois. »

» Passer sa mort sous silence ne leur suffit pas. Ils prennent désormais activement leurs distances

avec elle et, si je m'obstine à faire du bruit, menacent de souiller sa mémoire.

— C'est ignoble de leur part. Mais cela n'implique pas que Matthias Forsberg soit coupable. Ça indique simplement que l'agence d'investigation Forsberg emploie de sales cons et qu'ils essaient de se couvrir.

Cornelius détourna le regard.

— Vous m'avez engagée pour découvrir la vérité. Et je la trouverai pour vous. Quand je vous désignerai le ou la coupable, ce ne sera pas sous le coup d'une intuition ou d'un ressenti. Ce sera parce que je vous présenterai des preuves de sa culpabilité. Car on ne devrait jamais accuser quelqu'un de meurtre à la légère. Vous voulez une certitude, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Bien. Il nous faut des preuves. Nous les chercherons ensemble, en appliquant toutes les précautions possibles, afin que vous puissiez rentrer chez vous auprès de Matilda. D'après mes recherches, les mesures de sécurité de l'Assemblée sont particulièrement strictes. Impossible d'accéder ne serait-ce qu'au parking sur Allen Parkway sans une pièce d'identité et un motif valable. Si nous suivions votre plan et que quelqu'un découvrait que j'avais fait entrer une arme à feu dans le bâtiment, l'équipe de sécurité ne chercherait pas à m'appréhender. Ils me tireraient dessus, ainsi que sur quiconque m'accompagnerait.

Mon laïus ne lui plaisait pas, ça se lisait sur son visage.

— Que se passera-t-il si Forsberg attaque ? demanda-t-il.

— Au milieu de la foule de l'Assemblée ? Devant ses pairs, alors que nous ne sommes pas armés ?

Cornelius grimaça. Je répondis par un sourire.

— Je pense que nous devrions oublier cette idée d'emporter un pistolet pour le moment. S'il nous agresse, je ferai face de mon mieux.

Je n'étais pas tout à fait sans défense. Si j'arrivais à poser les mains sur mon agresseur avant d'être tuée, il aurait droit à une surprise très désagréable. Les militaires employaient de plus en plus de mages. Le service militaire était loin d'offrir un environnement apaisé et les responsables avaient vite compris qu'il leur fallait une méthode pour neutraliser leurs soldats maniant la magie. C'était là que les électrochoqueurs entraient en scène. Les installer nécessitait de faire appel à un spécialiste qui plongeait les mains dans le monde ésotérique, situé au-delà de notre plan d'existence, pour en extraire une créature que personne ne comprenait vraiment et vous l'implanter dans les bras. La mienne avait été implantée à l'époque où je poursuivais Adam Pierce. On l'enclenchait en faisant appel à la magie, au prix d'une méchante douleur, puis, en saisissant sa victime, la douleur se déversait en elle et enflait dans une explosion de souffrance qui la laissait au sol, prise de convulsions. Les électrochoqueurs n'étaient pas censés pouvoir tuer, mais ma magie était trop intense. Je pouvais tuer un mage de niveau Moyen et, même si je ne m'en étais servie qu'une seule fois sur un Majeur, il l'avait nettement senti passer.

— Je m'en remets à votre jugement, dit Cornelius.

Il m'ouvrit la portière de sa voiture.

— Je vous en prie.

— Prenons la mienne, proposai-je en désignant le monospace d'un geste du menton.

Il jeta un coup d'œil à la Mazda et une expression soigneusement neutre se peignit sur ses traits. Ma vieille voiture familiale et sa robe champagne usée ne faisaient clairement pas bonne impression.

Je me dirigeai vers le monospace et j'ouvris la portière passager.

— Après vous.

Cornelius sortit du coffre de son véhicule un grand sac en plastique semblable à ces sacs de vingt-cinq kilos de croquettes pour chien bon marché, à ceci près que celui-ci était blanc et vierge de toute inscription. Il l'appuya sur son épaule et le porta jusqu'à la Mazda. J'ouvris le coffre et le laissai le déposer à l'intérieur.

Une fois installés dans la voiture et nos ceintures bouclées, je quittai le parking et tournai à droite en direction de Blalock Road. J'étais prête à tous les compromis pour éviter la circulation infernale de l'autoroute 290.

Cornelius affichait une mine sombre. Il hésitait encore à se fier à moi. La confiance demandait du temps.

— Puis-je vous demander pourquoi nous avons pris votre voiture ?

— Parce que je sais comment elle se comporte sur la route et que nous aurons peut-être à conduire très vite. Par ailleurs, ce genre de voiture se fond dans la circulation alors que votre véhicule se remarque.

Également parce que ma grand-mère avait opéré des modifications sur le moteur et installé des vitres pare-balles après mes mésaventures avec Adam Pierce. Mais il n'avait pas besoin de le savoir.

— Qu'y a-t-il dans votre sac ? demandai-je.

— C'est privé, sans rapport avec notre visite à l'Assemblée.

D'accord. C'était son droit. Mais à présent, évidemment, je mourais d'envie d'apprendre ce qu'il transportait.

— Vous fumez ? demandai-je.



POUR elle

J'ai Lu pour Elle

Achetez vos livres préférés
livrés directement chez vous,
ou téléchargez-les en un clic sur
www.jailupourelle.com

**Profitez
de nombreux
avantages!**

- Précommandez les **futures parutions**
- **Donnez votre avis** sur vos lectures
- **Accédez à un service client** à votre écoute
- **Recevez des cadeaux** en édition limitée
- **Rencontrez** des auteurs et des éditeurs...



À très vite sur www.jailupourelle.com!



11792

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 25 septembre 2017 .

Dépôt légal octobre 2017.
EAN 9782290141434
OTP L21EPSN001678N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion